

à St. Denis, à sa sortie de prison il recommença à pratiquer, seul d'abord, et plus tard, en société avec M. le juge Sicotte et avec M. le protonotaire Hubert. Il s'occupa plus de sa profession que de politique, mais il fut de ceux qui après l'Union adoptèrent la politique de M. Lafontaine.

Il jouit toute sa vie de l'estime de ses concitoyens ; il était considéré comme l'un des avocats les plus honorables et les plus brillants du Barreau, l'un de nos citoyens les plus dignes de respect et de confiance. Il joignait à un esprit vif, original et primesautier, à un jugement sain, lorsqu'il voulait réfléchir, un caractère franc, ouvert et libéral, une nature indépendante, mais sensible, impressionnable et enthousiaste, naturellement mobile. Il lui fallait faire un effort pour avoir de l'énergie, pour se livrer à un travail assidu et prendre de fortes résolutions. Il vint à préférer la vie douce et facile, les joies de la famille, les jouissances de l'amitié et des relations sociales aux préoccupations fatigantes de la politique.

Il parlait avec feu, entrain et conviction ; il était orateur ; le peuple aimait son éloquence incisive et convaincante.

Il était grand, mince, brun, beau ni de figure ni de taille, mais d'une physionomie intelligente et sympathique.

André Ouimet était né à Ste. Rose, ce qui prouve l'injustice de certain dictum populaire. Son père, Jean Ouimet, et sa mère, Marie Beautron, ont fait leur part dans l'œuvre de la propagation de notre race, car ils eurent vingt-six enfants dont André était le septième ou le huitième, et l'Hon. premier ministre de la province de Québec, M. Gédéon Ouimet, le vingt-sixième.

Il avait épousé en 1839 Dame Charlotte Roy, veuve de feu Toussaint Brosseau ; il a laissé trois enfants ; Charles maintenant magistrat stipendiaire à Beauharnois, Charlotte, mariée au Dr. Legault de Ste. Cécile, et Louis employé au greffe de la Cour d'Appel à Montréal.

Il mourut, le 10 Février, mil huit cent cinquante-trois, à l'âge de quarante-cinq ans, vraiment regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé dans le souvenir de la population de Montréal et des comtés avoisinants une mémoire honorée, la réputation d'un patriote, d'un homme de bien et de talent.

Le portrait de M. Ouimet, que nous publions dans ce numéro, est un de ceux qui ont été faits par M. Girouard en prison.

L. O. DAVID.

SIR WALTER SCOTT.—(ROMANCIER.)

Ivanhoe.

Parmi les males figures du moyen-âge, il en est peu qui s'adressent plus à l'imagination du jeune homme ou à la réflexion de l'âge mur que celle de Richard Cœur-de-Lion.

Le croisé des rives de la Tamise était aussi fier de son généreux et bouillant capitaine, que le Franc l'était de son grand prince Philippe-Auguste : la nature avait marqué l'un et l'autre du cachet de la renommée, mais à des titres différents. Il en était bien accouru, des vaillants paladins de tous les coins de l'Europe, reconquérir le tombeau du Christ—mais de tous ceux que l'enthousiasme religieux lança en Palestine, il en est peu qui y laissèrent une plus glorieuse mémoire que Richard Plantagenet (1), roi d'Angleterre.

Si Cœur-de-Lion devint fameux par la terreur que son nom imprima aux Sarrasins, la captivité que l'empereur d'Allemagne lui fit subir, lors de son passage en revenant, et les trahisseuses menées que son lâche frère, Jean—plus tard surnommé *Sans-Terre*—lui suscita, en entourant son front de l'aurore de la persécution, ne firent que le rendre plus cher à son peuple, lorsqu'il parvint à s'échapper des donjons allemands et à triompher de la perfidie domestique. Il erra même quelque temps, dans son propre royaume, sous divers déguisements, épiant le moment où ses partisans épars pussent se réunir sous son étendard.

Voilà, ou je me trompe, pour l'historien, un beau canevas, et pour le romancier, une pièce de résistance toute préparée ; mais pour qui veut exhiber la réalité historique avec les images séduisantes de la fiction, il faut quelque chose de plus des personnages secondaires. L'imagination inventive de Scott, en aura bientôt fait jaillir plusieurs groupes et des plus attrayants, hors des mœurs du temps, au besoin hors des royaumes du vuide—*inania regna*. Ainsi origina le roman historique *Ivanhoe*, publié par Scott, en 1819, dans les intervalles de loisir, non absorbés par ses devoirs de shérif et de greffier des sessions, et les moments de répit que lui laissaient les angoisses d'une terrible maladie qui se déclara chez lui en 1817 et qui dura jusqu'en 1820.

Parmi les preux jeunes chevaliers que l'on voyait caracoller à la suite du roi Richard, il y en avait un distingué par sa vaillance — il se nommait Ivanhoe ; c'était le fils unique d'un seigneur saxon, du nom de Cedric. Cedric, croyant que l'amour de la renommée avait fait oublier à son fils les humiliations des Saxons en présence de leurs maîtres impériaux les Normands—l'avait déshérité. Ivanhoe avait encore d'autres torts aux yeux de Cedric, il était entièrement dévoué au prince normand, Richard. Le credo politique du père et du fils n'était pas le même. La conquête de l'Angleterre par les Normands au siècle précédent, était, aux yeux d'Ivanhoe, un fait accompli. Il voyait le salut de l'Angleterre non dans la riva-

lit des races, mais dans leur union, pour un bien commun. Ivanhoe ne peut oublier qu'il s'est couvert de gloire en Terre Sainte, en suivant la bannière de son roi ; il le suit donc, dans sa captivité,—et à la conquête du trône de ses pères, sauf à se déguiser comme lui, et à partager ses revers.

La scène s'ouvre vers 1190 : c'était l'ère de la chevalerie—des combats singuliers.

Les tournois, organisés par les princes et les nobles, attiraient en Angleterre la fleur de la chevalerie de tous les points du continent européen.

Ces braves messieurs du moyen-âge, se portaient des défis à outrance, pour des fariboles—se pourfendaient gairement, souvent sans savoir pourquoi, sans se connaître même, grâce à leurs amples boucliers ou à leurs visières rabattues, uniquement parce que c'était la mode, ou que de belles dames qui n'étaient pas toutes des Susanne jetaient leur gant dans l'arène : c'était beau, c'était brillant, c'était chevaleresque !

Or le roi Jean, qui administrait le royaume pendant l'absence et la captivité de son frère ainé, Richard, avait fixé un grand tournoi à Ashby-de-la-Zouche près de la ville de York. Les meilleures lances de l'Angleterre et quelquesunes de la France s'y donnèrent rendez-vous : entre autres, le colossal, le féroce Reginald Front-de-Bœuf, Albert Malvoisin, le redoutable et ambitieux templier Brian de Bois-Guilbert, tous de fiers Normands. Bois-Guilbert avait déjà rompu une lance en Palestine, avec le vigoureux et habile chevalier saxon, Ivanhoe. Saxons et Normands se confondront dans l'arène, sous le regard du Prince et de la "Reine de la Beauté" que le chevalier heureux aura désignée.

Puisqu'il s'agit de tournois, c'est assez dire que le sujet est des mieux adaptés à la plume flexible et magique de Scott.

Ivanhoe, déguisé en pauvre pèlerin, apprend la nouvelle du tournoi au moment où il passe dans le voisinage du manoir de Cedric son père.

Il brûle d'y prendre part, mais que faire ? il n'a ni cuirasse ni monture. Le hasard vient à son aide sous la forme d'un vieux juif, avariceux comme Shylock et souverainement méprisé par les chrétiens comme l'était un Israélite de ce siècle. Les juifs étaient encore plus hais en Angleterre qu'ailleurs, paraît-il. On les persécutait, on les torturait sans merci, on leur soutirait sous forme de rançon de fortes sommes. Les rois même n'avaient pas honte de tremper dans ces ignobles persécutions du faible opprimé. L'Hébreu aimait l'or, autant qu'il haïssait la guerre.

Jean Sans-Terre, ayant mis la main sur un de ces Shylock, eut recours à un procédé nouveau, pour lui faire dégorger son or qu'il persistait à cacher : il lui fit arracher chaque jour une dent, et quand le pauvre diable, de guerre-lasse, capitula, il avait le râtelier passablement dégarni. Ivanhoe ayant, par hasard, tiré le juif Isaac d'un grand danger, ce dernier, par reconnaissance lui fournit le numéraire pour s'acheter une cuirasse des mieux confectionnées et un cheval de guerre sans réplique, et voilà le pauvre pèlerin d'hier, Ivanhoe, grâce à Isaac, transformé en un jour en un magnifique chevalier bardé de fer et prêt à aller à Ashby-de-la-Zouche, batailler envers et contre tous. Isaac était fortement attaché aux biens de ce monde, mais il l'était davantage à sa fille Rebecca, une vraie merveille de beauté, un phénomène de sagesse, de pureté, de vertu. Mais Rebecca avec sa beauté, avait des talents solides ; elle avait appris la pharmacie, savait employer les simples : elle pouvait guérir toutes les blessures, excepté comme on le verra plus tard, celles que ses yeux assassins avaient causées.

Or ce fut le bonheur ou le malheur du chevalier Ivanhoe, blessé grièvement au tournoi susdit, d'être guéri et rappelé à la vie par la vertueuse juive, mais n'anticipons pas.

Des frais visages de femmes viendront regaillardir cette cohue de guerriers féroces, d'hommes sanguinaires et luxurieux réunie à Ashby-de-la-Zouche :

D'abord, notre amie Rebecca ; puis une jeune princesse saxonne Lady Rowena. Cette dernière a été élevée sous le toit du patriote saxon Cedric, son protecteur, pour le fils duquel elle s'était senti de l'inclination, avant son départ pour la Palestine. Mais Cedric, ayant chassé de sa mémoire le souvenir de ce fils rebelle, veut forcer la princesse à épouser un grand seigneur du nom d'Athalstan, Rowena, n'a que de l'indifférence pour ce lourdaud, qui, à vrai dire, n'a d'autre recommandation que sa naissance illustre, attendu qu'il descend du grand roi Alfred. Lady Rowena, qui ignore la présence d'Ivanhoe en Angleterre et qu'e. le croit mort, sent parfois diminuer sa répugnance envers Athalstan, et sans un tour de force du romancier qui fait mourir à point le lourdaud saxon, Lady Rowena eut pu plus tard l'épouser ;—il lui était destiné un autre épouseur.

Le principale figure du drame, (car c'est bien un drame avec ses péripéties, son trouv e croissant, son dénouement plus ou moins tragique) c'est à coup sûr celle de l'infortunée et belle Juive Rebecca, une des conceptions les plus parfaites échappées au merveilleux cerveau de Walter Scott.

On ne sait ce que l'on doit admirer davantage : la vertu, la pureté, l'abnégation, les charmes de cette ravissante créature, abandonnée en pâture à quelques scélérats, et comme miraculeusement arrachée à la mort ou ce qui est pire, au déshonneur par l'intervention d'en Haut. Ce qui augmente l'intérêt que l'on ressent dans le sort de la jeune Juive, c'est cette sympathie, cet amour qu'elle éprouve comme malgré elle pour le chrétien Ivanhoe qui a sauvé les jours à son père à elle, qu'elle a rappelé à la vie, mais qu'elle ne saurait épouser, parce que la loi mosaique lui défend de s'unir à un sectateur de Jésus-Christ : entre Rebecca la Juive et Ivanhoe le chrétien, il doit exister à jamais un abîme : elle le sait !

Scott comme à l'ordinaire sait varier son récit de mille incidents dramatiques. La prise du château de Forquilstone, où commandait le féroce Front-de-Bœuf, nous exhibe plusieurs des principaux personnages—sous des phases inattendues—nous prépare des surprises. La pauvre Rebecca saisie avec son père, par Bois-Guilbert et ses suppôts, est renfermée dans une haute tour du château, où les instances coupables de son adorateur insensé, le Templier Bois-Guilbert, la force de chercher dans une mort certaine, la seule chance de sauver son honneur. Perchée au haut de la tour, elle est prête à se précipiter si le Templier fait un pas de plus, tandis que son vieux père est dans un donjon voisin, menacé par Front-de-Bœuf d'être rôti sur un réchaud ardent, s'il ne consent à lui payer une forte rançon.

Cette lutte entre la vertu sans défense, représentée par la belle Juive et la passion sans frein du Templier oublieux de ses vœux est éminemment dramatique. Il n'y a peut-être qu'un seul autre endroit où l'inébranlable fermeté de la sainte fille, mise en regard de la luxure effrénée du Templier, qui lui offre la vie, la fortune, si elle veut fuire avec lui—est encore plus saisissante.

Lady Rowena captive aussi dans la forteresse de Forquilstone, est en butte aux sollicitations criminelles de celui qui l'a enlevée—De Bracy. La nouvelle s'étant répandue que plusieurs nobles saxons étaient détenus prisonniers par Front-de-Bœuf et ses satellites, il s'organisa un parti pour les délivrer. Parmi les guerriers qui accoururent à la rescoufle de Lady Rowena, de Rebecca et des autres prisonniers, se trouve un chevalier d'un aspect imposant, et quant à la force, taillé comme un athlète. Le mystère le suit et sa visière constamment rabattue cèlent ses traits aux regards indiscrets. On le nomme le *Chevalier Noir*, à cause de son costume sombre. Le fier inconnu n'est autre que Richard Cœur-de-Lion, déguisé, et comme à l'ordinaire, avide d'aventures et de combats. Après une lutte acharnée, le château de Forquilstone se rend, et au même instant, éclate à l'intérieur, un incendie allumé par la main d'une mégère vindicative, Ulfrida, que Front-de-Bœuf y retenait captive.

Scott retrace avec cette vivacité de coloris qu'on lui connaît, la scène où Rebecca, citée devant Luc de Beaumanoir, le Grand Maître des Templiers, est déclarée coupable d'avoir pratiqué des sortiléges et maléfices sur l'esprit d'un des membres de l'Ordre—Brian de Bois-Guilbert. La pauvre Juive est condamnée à mort, à moins qu'elle ne prouve son innocence dans un combat singulier par le champion qu'elle se sera choisi. Après avoir longtemps attendu, elle trouve enfin un champion—Ivanhoe. Bois-Guilbert, désigné par le chapitre pour soutenir l'honneur des Templiers, en proie au désapointement, exige de rage ou d'apoplexie, au milieu de l'arène et la victoire reste à Ivanhoe. Le romancier a su retracer d'une manière pittoresque l'odieux et le ridicule de la condamnation de Rebecca et le déshonneur de Bois-Guilbert, qui a violé une des règles de l'ordre mentionnées par St. Bernard,—*De osculis fugiendis*.

Le serf saxon Gurth—Wamba, le bonbon—le belliqueux chapelain, *Friar Tuck*, voilà encore autant de silhouettes curieuses à étudier ; mais notre canevas nous oblige d'être bref. En somme, Ivanhoe, bien qu'inférieur à Waverley, Guy Mannering et les autres peintures de mœurs tracées par Scott, est sûr de capter les suffrages du lecteur à un degré éminent.

J. M. LE MOINE.

(A continuer.)

AFFAIRE BENOIT.

Nous avons rapporté, il y a quelque temps, qu'un nommé Benoit de St. Zéphirin, avait stranglé sa femme, par jalousie, parce qu'en revenant de l'église où elle venait de communier elle avait salué l'un de ses anciens amants. Son procès a eu lieu, la semaine dernière à Sorel.

Voici ce qu'on lit dans les journaux de Sorel :

Benoit est un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, blond, portant toute sa barbe, les yeux d'un bleu bien pâle, d'un regard étrange et sans fixité, figure plutôt longue qu'ovale. Rien dans sa physionomie n'indique un caractère méchant, malicieux ou brutal. Elle accuse plutôt la douceur, et d'autres passions que celle d'un caractère furieux et colère.

Sous les verrous depuis le 27 février dernier, l'air et la vie de la prison ne lui ont pas été contraires. Il est haut en couleurs, gros, bien portant. Sa figure est réjouie et en présence de la foule qui l'environne, le prisonnier, un instant étonné, semble ensuite puiser un grand plaisir en la considérant.

Durant l'audition l'attention du prisonnier a semblé être attirée soudain par le tricorne de l'Hon. Président de la Cour, et le fourre s'empara de lui. Il semblait trouver original cette coiffure nouvelle pour lui. Puis, quand l'Hon. Juge voulut plus tard se faire expliquer les divisions intérieures de la maison du prisonnier, celui-ci riait aux éclats. Il en fut ainsi pendant presque toute l'enquête.

A un des témoins qui avait dit que le prisonnier avait toujours été léger de croyance, l'avocat de la Courne fit la question, s'il était léger de croyance surtout quand les filles lui disaient qu'elles l'almaient.

Cela parut faire un grand plaisir au malheureux Benoit. Toute la preuve entendue a rejoui le prisonnier qui semble ne pas attacher la moindre importance au procès qu'on lui fait subir.

Bien dans ses manières et son regard n'indique le souci de la peine qui l'attend, s'il n'est pas déclaré fou par le verdict du jury. L'avenir pour lui semble même ne pas exister ; il est tout présent et disposé à en tirer parti pour s'amuser.

Il interrompit les questions de ses défenseurs pour ajouter à la réponse d'un témoin qui disait qu'une fois avec lui il graissait les essieu de sa charrette. Le prisonnier ajouta que c'était avec de la graisse d'oie.

Le plus grave fait est bien celui qui eut lieu à l'ajournement. Les jurés se plaignent à la Cour qu'ils seraient mal couchés, l'Hon. Juge répondit qu'il s'intéressait à ce qu'il fut pris des mesures pour leur permettre de bien reposer ; que s'ils avaient été mal couchés, ce n'était pas sa faute. Le prisonnier dit : C'est ma faute à moi.

Le verdict du jury comporte que Benoit a stranglé sa femme étant sous l'emprise de la folie.

MEURTRE.

Un nommé Armstrong et un nommé Quigley employés du Grand Tronc s'étant querellés, une bataille s'ensuivit et Armstrong reçut des coups dont il est mort. Avant de mourir il donna sa déposition en présence du prisonnier ; la voici :

Le 8 et le 9 mai, étant en devoir comme porteur, au hangar No. 1, j'eus quelques difficultés avec James Quigley. La querelle recommença le 10, et le 12, vers deux heures et demie de l'après-midi, le prisonnier essaya de m'enlever mon fourgon. Comme je m'y opposais, il le poussa contre moi, je fus renversé par le choc et les roues de la voiture me passèrent sur le corps, tandis que ma tête allait frapper contre un baril de sucre.

Il me fut impossible de me relever et quatre hommes me transportèrent à mon domicile.

D'après les mauvais rapports que j'avais avec Quigley, depuis le commencement de mai, il devient évident pour moi qu'il a poussé le fourgon contre moi avec malice, et avec l'intention de me blesser.

Autant que je puis le croire, Barrette a été le seul témoin de cette scène.

Je pense que mes blessures ne me permettront pas de vivre longtemps. C'est en pensant à la mort que je fais cette déclaration sous serment.

Je déclare ne pouvoir pas signer, car il m'est impossible de remuer la main.

(1) Troisième fils du roi Henri II, fils de Maud et Geoffroi Plantagenet, Comte d'Anjou. Cette illustre famille se nommait originellement Martel : elle avait pris le surnom Plantagenet (*Planta Genista*) parce qu'un des premiers comtes d'Anjou avait dû, en punition de ses crimes, porter une branche verte de la plante qui a ce nom. Les possessions d'Henri II se composaient de l'Angleterre, la Normandie, l'Anjou, la Guenne, le Poitou et l'Irlande qu'il avait subjuguées. Richard Cœur-de-Lion est le premier monarque anglais qui mit sur ses armes, la devise : *Dieu et mon droit*.